François Ascher

Grand Prix de l'Urbanisme 2009

L'âge des métapoles

préface de Alain Bourdin

l'aube

Extrait de la publication

Extrait de la publication

L'Âge des métapoles

La collection *Monde en cours*
est dirigée par Jean Viard

© Éditions de l'Aube, 2009
www.aube.lu

ISBN 978-2-8159-0017-1

Extrait de la publication

François Ascher

L'Âge des métapoles

Préface de Alain Bourdin

éditions de l'aube

Extrait de la publication

Du même auteur :

Chez le même éditeur

La République contre la ville. Essai sur l'avenir de la France urbaine, 1998

La Société hypermoderne. Ces événements nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs, 2000, 2005

Les Nouveaux Principes de l'urbanisme. La fin des villes n'est pas à l'ordre du jour, 2002

Examen clinique, 2007

Les nouveaux compromis urbains. Lexique de la ville plurielle, 2008

Chez Odile Jacob

Métapolis, ou l'Avenir des villes, 1995

Le Mangeur hypermoderne. Une figure de l'individu éclectique, 2005

La Société évolue, la politique aussi, 2007

En collaboration

Modernité : la nouvelle carte du temps (codir.), l'Aube, 2003

Modernité : les sens du mouvement (codir.), Belin, 2004

La Rue est à nous… tous (codir.), Au Diable vauvert, 2007

Extrait de la publication

Introduction[1]

Alain Bourdin

Alors que la maladie l'emportait, François Ascher a souhaité rassembler dans un volume des textes dispersés, parfois difficiles à trouver, et qui pourraient aider à mieux comprendre sa démarche. Il venait d'être élu Grand prix de l'urbanisme pour 2009, et, face à un monde professionnel dont il craignait l'enfermement, il voulait affirmer que l'urbanisme a besoin des chercheurs et doit s'adosser à une théorie du contexte social dans lequel il opère : *Métapolis* appelle la théorie de la société hypermoderne.

Il m'a chargé de terminer ce travail.

J'ai organisé le livre qui suit en dix séquences. Chacune d'entre elles comprend un texte central, souvent indiqué par François Ascher, extrait d'un livre épuisé, article publié dans une revue ou conférence importante. J'y ai ajouté des textes d'appui, courtes interventions proposées, avec ou sans succès, à la presse (notamment *Libération*), ou fragments de textes plus longs, mais dont les parties supprimées étaient trop redondantes. Conformément aux instructions de l'auteur, c'est la théorie de la société hypermoderne qui sert de fil conducteur, et nous conduit, avec un inévitable passage par nombre de questions politiques et urbaines, à ce qui fut le grand centre d'intérêt de la dernière période intellectuelle de F. Ascher : les *cleantechs* et plus largement la phase des sociétés hypermodernes caractérisée par le capitalisme cognitif et environnemental.

Ce livre témoigne d'abord d'une démarche : celle d'un théoricien critique, car F. Ascher, peu adepte des discussions byzantines, indifférent aux plaisirs de l'enquête de terrain

Extrait de la publication

laborieuse, méfiant à l'égard des spécialistes et de leurs débats, a voulu faire œuvre théorique pour éclairer les enjeux sociaux de la politique.

Étudiant en économie et militant communiste, il aborde les œuvres de Marx en théoricien. Après Strasbourg, où il croise les situationnistes (ennemis politiques fascinants), Paris, où il affine sa critique de la théorie économique dominante, et Grenoble où, dans le débat et la fête, s'inventent un nouveau type de démocratie locale, un pan de la recherche urbaine et les instituts d'urbanisme, il trouve dans l'université de Vincennes des années soixante-dix un bouillonnement intellectuel qui le passionne, même s'il sacrifie modérément aux icônes vincennoises, Foucault, Deleuze, Guattari. Lorsque viendra l'éloignement du parti communiste, il ira, sans renier son marxisme, regarder ailleurs : l'anthropologie avec Leiris ou Clastres, l'histoire avec Le Goff (notamment *La naissance du purgatoire,* 1981) après Vernant, les premiers textes de Baudrillard, de Certeau et tant d'autres lectures sociologiques ou historiques. Lecteur, passionné par tout ce qui parle des sociétés et des cultures, s'arrêtant plus longuement sur ce qui répond à ses interrogations les plus fortes du moment, un temps l'anthropologie et la découverte du religieux, des mythes et des rites, plus tard le constructivisme et la modernité réflexive de Scott Lasch, Giddens, Beck, Urry, il écrit nombre de notes de lecture, dont profitent parfois ses amis et qu'il utilise pour organiser la progression de ses livres. Cela ne l'empêche pas de dévorer les journaux, pour la politique et pour le reflet qu'ils donnent de la vie quotidienne et de la consommation. Sans compter les revues techniques ou de vulgarisation scientifique, pour les innovations technologiques comme pour les débats épistémologiques, et les publications statistiques (des collections complètes de l'Insee), surtout celles qui portent sur les modes de vie urbains et la consommation. Cette information-là, à laquelle s'ajoutera après 1990 une connaissance très complète de la littérature grise produite par les chercheurs et les prospectivistes travaillant dans la mouvance du ministère de l'Équipement et de la Datar, sert de matière à son travail de théoricien. Ultérieurement, il la

Extrait de la publication

complétera par la référence à sa propre expérience prise comme terrain d'enquête, dont *Examen clinique* donne l'expression la plus achevée, et la plus dramatique.

Souvent les théoriciens trouvent leurs stimulations dans le débat avec d'autres théoriciens sur des questions purement théoriques. Cela se passe dans l'espace balisé des disciplines ou de débats interdisciplinaires fortement structurés. F. Ascher illustre mal cette figure de savants, mais récuse une interdisciplinarité molle qui prend un peu de tout pour faire un monde, c'est pourquoi il défendait le nécessaire ancrage disciplinaire des chercheurs du champ urbain. Son parcours a commencé dans le monde des économistes, plutôt ceux du PCF que ceux de l'université, avec l'ambition d'élaborer une théorie qui puisse éclairer l'action politique ; au fil des années, le réseau d'interlocuteurs, dont beaucoup tournés vers les questions urbaines, l'a emporté sur le cadre disciplinaire, en même temps que ses questions se rapprochaient de celles d'une partie de la sociologie[2]. Chez ce théoricien de la pratique, la principale stimulation, celle qui entraîne les nouvelles questions sur lesquelles théoriser, se trouve dans la politique. F. Ascher intervient dans les débats politiques conjoncturels avec vigueur, humour, inventivité. Plus le temps passe, plus il privilégie les prises de position concernant l'avenir, ce qui n'empêche pas de réagir aux événements. Il revient sous divers angles aux mêmes questions : comment comprendre le monde contemporain pour agir sur lui ? Comment gouverner les sociétés dans lesquelles nous vivons, avec quels objectifs ? Quelle est la place, le rôle, le destin des couches moyennes dans ces sociétés ? Du membre de la classe moyenne allié à la classe ouvrière qu'il est d'abord jusqu'au théoricien de la construction d'une nouvelle figure de l'hyper-modernité (cognitive et écologique) par le marché des *cleantechs*, on retrouve la même préoccupation *du* politique qui fait intervenir dans *la* politique. Ainsi se construit le théoricien.

Extrait de la publication

Vers une théorie de la société hypermoderne

Au milieu des années quatre-vingt-dix, on connaît l'animateur scientifique brillant, le connaisseur des villes et des questions urbaines, l'amateur d'architecture, l'inventeur de dispositifs, le conseiller des princes technocrates, la vedette de colloques. Son travail théorique est dispersé entre quelques conférences, articles ou communications. Plusieurs circonstances, y compris biographiques, le conduiront à prendre distance et à vouloir élaborer son propre « système », à travers des publications beaucoup plus importantes. Il y aura successivement *Métapolis* (1995), *La Société hypermoderne. Ces événements nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs* (2000, 2005), *Le Mangeur hypermoderne* (2005), *La Société évolue, la politique aussi* (2007). En contrepoint, des ouvrages collectifs ou des essais qui portent sur la mobilité, les nouvelles temporalités, l'urbanisme et les politiques urbaines. En même temps, apparaît un nouvel intérêt pour la recherche appliquée, qu'il pratique en pilotant certains programmes de l'Institut pour la Ville en Mouvement (en particulier celui qui aboutit à la production d'atlas permettant aux aveugles et non-voyants de se représenter le territoire de l'Île-de-France et ses réseaux de transport pour préparer leurs itinéraires).

Le mot système appelle l'image du penseur qui élabore un grand projet intellectuel et le développe pendant des décennies. Il faudrait plutôt parler d'élaborations successives, cohérentes entre elles mais également marquées par des apports plus circonstanciels ou par les imprévus de la démarche. Comme dans le modèle du projet industriel selon Christophe Midler, on part d'une assez grande indétermination concernant les caractéristiques du résultat (réduits à quelques objectifs simples mais stables) et l'on a beaucoup de marges de manœuvre dans les décisions. En avançant, la définition du résultat se précise et les marges de manœuvre se restreignent.

Métapolis, la première grande étape, associe la construction théorique à une démarche de synthèse très pédagogique. L'auteur s'appuie sur les innombrables fiches de lecture qu'il a accumulées

concernant la ville et sur sa connaissance de la littérature grise. Il présente un état de la question qui fera largement son succès. Cependant, le plan n'est pas celui d'un cours académique et les commentaires expriment une théorie de la ville (ou du dépassement des villes par les métapoles) qui porte en elle la thématique de la société hypermoderne.

Celle-ci prendra réellement figure cinq années plus tard et à la suite d'une activité intense, lorsque l'auteur, accueilli par l'association « Le Moine et l'internaute » dans la région d'Apt, écrit d'une seule traite *Ces événements nous dépassent…*

Dans les mêmes circonstances, il écrira *Le Mangeur hypermoderne* et *La Société évolue, la politique aussi*. Ces deux livres procèdent d'une méthode de travail qui se résume ainsi : prendre un sujet, lire tout ce que l'on peut trouver le concernant, écrire un texte de synthèse qui ne cherche pas à intervenir dans les débats entre spécialistes mais complète, explicite, approfondit le système, faire le « service après-vente » et passer à autre chose. Le premier correspond à un centre d'intérêt personnel très fort (l'alimentation, la joie du goût), le second à la préoccupation de toute une vie. Le premier donne plus clairement à voir la manière dont la société hypermoderne articule l'expérience de l'individu, les cadres normatifs, la science et le marché, alors que le second énonce les conséquences politiques de la théorie, ce qui en constitue un volet indispensable, voire sa raison d'être.

Reconnu comme théoricien de la ville et de la mobilité, F. Ascher a voulu que ce livre posthume illustre avant tout le théoricien de la troisième modernité, de la société hypermoderne. Les textes rassemblés ici (postérieurs à *Métapolis*) ne remplacent pas les livres. Ils les complètent parfois, mettent en évidence certains aspects ou certains développements de la théorie, apportent des éléments de synthèse ou d'illustration. On les a organisés pour qu'ils montrent la diversité des thèmes et des modes d'expression et donnent envie de poursuivre le débat théorique.

Extrait de la publication

Un discours de la méthode sous-jacent

Les chercheurs patentés du domaine urbain et des sciences sociales reconnaissent ce qu'ils doivent à F. Ascher comme « passeur », initiateur, organisateur, pour autant ils hésitent parfois à le considérer comme un des leurs. Cette hésitation, quand elle relève d'une réelle démarche intellectuelle, exprime une incertitude générale des sciences sociales et humaines concernant ses modèles épistémologiques et professionnels. Dans l'ambiance française actuelle, Marx, Weber, Simmel, Mauss et tant de ceux qui ont marqué l'histoire des sciences sociales ne seraient pas considérés comme des chercheurs. Un modèle s'est imposé qui fait de ces derniers les spécialistes d'une question étroite à laquelle ils se tiennent en participant à une communauté de pairs bien délimitée (et internationale). La production de données primaires (utiles ou pas) est privilégiée, la démarche hypothético déductive également. Ceux qui tentent d'échapper au retour d'un positivisme simpliste, véhiculé par certains courants des sciences cognitives notamment, se réfugient dans une religion naïve du terrain et dans quelques « niches » théoriques estampillées comme légitimes. Tous prônent une séparation totale entre la recherche et l'action. Ce modèle professionnel veut répondre à la diversification des connaissances, mais d'autres seraient possibles. Par ailleurs s'est développée une strate de vedettes intellectuelles, dans une version nord-américaine ou européenne (strate à laquelle F. Ascher n'était pas loin d'appartenir). Le pur chercheur lit leurs livres, les méprise un peu mais en fait usage et ne sait pas trop quel statut leur donner. On peut hausser les épaules, s'afficher comme un trouveur en évoquant Picasso (« je trouve d'abord, je cherche ensuite »), adopter le point de vue des sciences humaines « post-modernes » et faire de son œuvre un acte esthétique éphémère, ce qui n'empêche d'ailleurs pas d'avoir de bons résultats bibliométriques[3], ou encore vivre sa vie en se maintenant en marge du modèle dominant. Mais, en particulier pour les praticiens de la recherche urbaine, souvent adeptes des épistémologies expéditives, s'impose une réflexion sérieuse sur les

différentes dimensions du processus de production de connaissances et sur les différentes « postures » qu'il suppose. L'œuvre de F. Ascher constitue un bon support pour ce débat. Le livre qui suit illustre une diversité de postures en même temps que quelques grands choix de méthode dont l'importance n'est pas toujours visible au premier coup d'œil.

Les chercheurs ont souvent tendance à écrire leurs textes de la même façon ou presque, quel que soit le public auquel ils s'adressent. Tel n'était pas le cas de F. Ascher qui, au contraire, diversifiait son expression en fonction des contextes. On trouvera dans ce livre des textes de synthèse dans lesquels prévaut une préoccupation pédagogique de clarification. L'auteur veut y rendre sa pensée facilement accessible et synthétisable. En même temps le souci du « point de la question » reste une constante, dont *Métapolis* donne la plus forte illustration. Cette démarche pédagogique fut aussi celle du conférencier, avec dans cet exercice un parti pris d'utilisation des métaphores les plus saisissantes, moins d'hésitations sur les simplifications et une réelle tendance à la provocation : il faut que le public soit tenu en haleine.

Une tout autre posture est celle du participant au débat d'idées. Il y intervient rarement lorsque la politique n'est pas directement en cause et manifeste sa participation d'une autre manière : on trouvera ici un article où il discute assez longuement autour du livre de Sokal (Alan Sokal et Jean Bricmont, *Impostures intellectuelles*. Éditions Odile Jacob, 1997), comme il consacre ailleurs un long développement au livre de H-P Duerr sur la nudité et le processus de civilisation. Ce procédé lui était habituel et c'est dans ses livres ou ses articles que l'on doit chercher les commentaires d'ouvrages qu'il n'a jamais publiés dans des revues scientifiques, dérogeant ainsi à l'une des règles du jeu de la recherche académique en sciences sociales. Dès que la politique est en cause, il intervient, en particulier dans la presse, et on le voit par exemple ferrailler avec Jacques Levy sur l'interprétation du vote Le Pen, tout comme il prend position sur des questions politiques beaucoup moins liées à la sphère intellectuelle et scientifique, comme la manière dont le parti socialiste choisit

Extrait de la publication

ses candidats à la présidentielle. Il n'hésite pas alors à utiliser des procédés littéraires comme la lettre ou le récit d'un rêve. Ce mode de communication aboutit à rendre plus visible le commentateur de l'actualité que l'intellectuel passionné de débats historiques ou épistémologiques.

Il est vrai que l'actualité tient une grande place dans la construction de ses analyses, celle des médias et de la vie politique, mais aussi celle qui procède de son expérience personnelle, des opportunités qui s'offrent à lui. À l'occasion d'un voyage aux USA (1971), il découvre tout ce que représente McDonald's dans la consommation contemporaine. Il en tirera diverses analyses, dont un court texte fort succulent témoigne dans ce livre. Si l'actualité offre des opportunités, elle ne constitue pas une contrainte. Tout un travail de choix et de filtrage s'opère, qui conduit à privilégier certains objets sur la durée, même si cela ne transparaît qu'imparfaitement dans les publications : tel est le cas des systèmes de *paratransit* ou transport à la demande, un sujet auquel il s'est durablement intéressé.

On atteint ici un autre aspect du travail intellectuel de F. Ascher : sa capacité à se fixer complètement sur un sujet. Il le fait lorsqu'il s'engage totalement dans un projet de recherche ou d'exposition de l'IVM, adoptant dans le premier cas des attitudes de chercheur expérimentaliste, il le fait chaque fois qu'il écrit un grand livre, *Le Mangeur* constituant sans doute l'exemple le plus pur. Il veut, comme on l'a dit, tout savoir sur un sujet à travers une bibliographie internationale et interdisciplinaire qui privilégie les livres et les publications techniques, pour faire parfois la portion congrue aux articles de revues scientifiques. L'enjeu n'est pas alors de vulgariser mais de théoriser. Est-on si loin de la manière dont Mauss construit son anthropologie et Simmel sa sociologie ?

Métaphore et sérendipité

Si les postures diffèrent, les grands principes de la méthode restent stables. On a dit ce que F. Ascher devait à la lecture des

historiens. Il en garde une préoccupation constante de périodisation des processus. Les étapes de la modernité ne sont pas pour lui une commodité d'expression mais une construction théorique. Sans doute pourrait-on évoquer l'épistémè foucaldienne et bien d'autres influences. Quoi qu'il en soit, l'identification de périodes historiques permet d'en modéliser les caractéristiques et de se demander comment s'opèrent les ruptures et les transitions. Il n'oublie d'ailleurs pas sa formation d'économiste et, outre que son analyse des grandes périodes de la modernité s'indexe pour une part aux régimes d'accumulation des régulationistes, il pratique volontiers les raisonnements en terme de cycles (technologiques, économiques), surtout lorsqu'il s'agi d'identifier la fin ou le début de l'un d'entre eux ! L'identification de périodes avec leurs logiques lui sert également lorsqu'il veut expliquer à ses étudiants comment l'urbanisme, le logement et les transports ont évolué après la deuxième guerre mondiale. Il est alors question d'action publique et l'on n'est pas si loin d'autres Grenoblois, ceux de « l'école du référentiel » (Jobert, Muller et leurs élèves) auxquels il n'accorde pourtant qu'une attention limitée (comme généralement aux sciences politiques). On comprend que, pour lui, l'idée d'une troisième cristallisation du grand processus historique et civilisationnel qu'est la modernité constitue un pivot de l'analyse et pas simplement une commodité de présentation. On trouvera ici plusieurs évocations des trois modernités et une présentation synthétique, mais on ne saurait trop sur ce point renvoyer aux principaux livres théoriques.

Les textes rassemblés illustrent en revanche un autre aspect très constant de la méthode (et qui, lui, ne doit pas grand-chose à la filiation marxiste), la recherche d'outils, de schémas heuristiques, qui permettent de faire rupture avec les idées admises, les représentations communes. Le texte sur les métaphores montre qu'il ne s'agissait pas simplement de l'affirmation d'un principe ou de la prise d'une posture (celle de l'intellectuel provocateur – et tellement sympathique – des colloques) mais d'une préoccupation véritablement technique.

Au passage, il présente une intéressante théorie de l'interdisciplinarité : celle-ci ne serait en rien une rupture des frontières entre les disciplines mais un art de l'emprunt métaphorique, du moment que l'on indique clairement quel usage on compte faire de la métaphore, pédagogique, heuristique ou modélisateur, ce qui implique des contraintes très différentes.

L'intérêt qu'il manifeste pour la sérendipité, cette « exploitation créative de l'imprévu », dans les dernières années de sa vie en donne un autre témoignage. Sans revenir aux aventures des trois jeunes princes du conte persan et aux interprétations qu'en donnent Horace Walpole, Merton et d'autres, sans entrer dans le débat sur le rôle de l'abduction à côté de la déduction et de l'induction (pour cela il suffit de se reporter au livre – préfacé par F. Ascher – de Danièle Bourcier et Pek Van Andel *De la sérendipité dans la science, la technique, l'art et le droit – Leçons de l'inattendu*, L'Act Mem, 2008), on comprend qu'autour de cette notion se joue un débat central pour les sciences et en particulier les sciences humaines : comment lutter contre les effets négatifs du cloisonnement ? Comment prendre l'imprévu en considération ? Quelle méthode développer pour pouvoir circuler dans l'immense espace d'information qui nous est désormais ouvert (avec Internet) et en tirer des parcours originaux, en faire quelque chose de nouveau ?

Un penseur macro-social passionné du quotidien

Que l'on puisse faire de la sérendipité la base d'une attitude intellectuelle, d'une méthodologie n'empêche pas qu'elle rende compte de processus sociaux qui se retrouvent à l'échelle « macro » comme dans la vie quotidienne. Cette dernière sert de matière première aux constructions de F. Ascher, de deux façons. La lecture des données statistiques sur les modes de vie, des enquêtes sociologiques ou de celles que produit le marketing, lui donnent une bonne connaissance des pratiques sociales, en particulier celles de la classe moyenne urbaine des pays du Nord, et des significations qui leur sont attribuées.

Il y trouve également des « faits polémiques » susceptibles de déclencher une analyse nouvelle. Mais la vie quotidienne est également une expérience, au sens fort d'un rapport de soi à soi et de soi au monde, radicalement singulier et pourtant porteur d'universalité. F. Ascher (marqué par la lecture de Sartre dans sa jeunesse) s'aventure sur les chemins d'une sociologie de l'expérience. Il ne va jamais très loin dans la présentation de l'expérience des autres, s'appuyant rarement sur des références littéraires, parfois sur le cinéma (*Denise au téléphone* a joué un rôle important dans sa réflexion), et sans avoir jamais pratiqué les histoires de vie, les entretiens libres ou tout autre outil de l'attirail de la sociologie compréhensive. Sa sociologie de l'expérience s'alimente de sa propre vie et de celle d ses proches. Mais le goût de l'anecdote, du détail, l'envie de raconter sa propre histoire « pour le plaisir » n'affaiblissent pas la volonté de rigueur, de systématisation. Intervient alors la question de l'écriture, inévitable pour qui veut donner valeur universelle à son expérience singulière et particulièrement complexe pour qui veut en même temps respecter les règles des sciences de l'esprit. *Examen clinique* est le premier livre dans lequel l'écriture (et pas seulement les préoccupations d'expression) tient une grande place. On ne dispose malheureusement d'aucun autre texte de la même veine.

F. Ascher aimait les gadgets, qui parsèment ses livres. Du coup on risque parfois de ne pas bien mesurer l'importance qu'il accorde à une démarche ou une théorie qu'il présente de manière en apparence anecdotique, ni l'usage qu'il en fait, en particulier lorsqu'il essaie de pousser jusqu'au bout la logique des schémas auxquels il adhère. Ainsi, fortement marqué par le courant constructiviste et par la version qu'en représente l'école de la modernité réflexive, en particulier Giddens, il tente d'explorer toutes les dimensions de la construction sociale de la réalité. Là où d'autres privilégient les idéologies, les institutions ou les « cadres de l'expérience » (*Frame analysis* dans le vocabulaire de Goffman), il va montrer comment les marchés et leurs acteurs construisent la réalité sociale. Il le fera rapidement à propos de divers sujets, notamment le risque, mais

de manière particulièrement spectaculaire dans ses textes sur les *cleantechs* dont l'intérêt méthodologique est aussi grand que celui de leurs conclusions.

Revenons à ce qui pour l'auteur lui-même constitue le cœur de sa théorie : l'analyse de la société hypermoderne. Les textes que présente ce livre invitent à insister sur quelques grands choix, celui de l'optimisme méthodologique, la conception du rôle de la science et des technologies, la place accordée à la consommation. Ils incitent également à réinterroger la place de la ville et de la politique dans cette construction.

L'optimisme méthodologique

F. Ascher ne souscrit en rien au point de vue des post-modernes. Cela relève à la fois de la vision théorique et de ce que l'on pourrait qualifier d'optimisme méthodologique. Rappelant le caractère de très longue durée des processus d'individualisation, de rationalisation et de différenciation sociale, il considère que les moments historiques successifs que nous vivons s'inscrivent dans le même processus de la modernité. D'où l'importance de l'idée d'étape, qui conduit par exemple à affirmer que l'on ne peut pas penser les évolutions actuelles de l'urbanisme comme une rupture radicale avec l'urbanisme moderne mais comme une continuation transfigurée de cet urbanisme, et permet de penser l'introduction de la préoccupation écologique comme un facteur qui, combiné avec le capitalisme cognitif, finira de donner sa forme à la troisième modernité. Dans les deux cas, il n'y a aucune place pour les discours passéistes. F. Ascher théorise ce que Thomas Sieverts constate avec tristesse : la ville historique n'est pas l'avenir de la ville, et refuse radicalement l'environnementalisme régressif. Sa forte méfiance vis-à-vis des « problématiques de la perte » fonde un optimisme méthodologique. À force de se focaliser sur ce qui disparaît on ne voit pas ce qui émerge dans les sociétés. La nostalgie des liens communautaires traditionnels ou la volonté de les trouver là où ils ne sont pas empêche de mesurer la force des liens faibles. En définitive, il importe avant tout de comprendre

ce qui fait tenir les sociétés et ce qui les fera tenir. Or le rapport à l'avenir se trouve au cœur de la troisième modernité. Le mouvement de pensée autour de l'environnement et du développement durable, quelles que soient ses chapelles et les multiples scories qu'il charrie, remet sans cesse cette question au cœur des préoccupations sociales. Or nous vivons dans une société où il n'y a plus de futur planifiable et où règne l'incertitude. C'est ce qui rend l'expérience de la prospective, à laquelle F. Ascher a consacré pendant une période beaucoup de temps et plusieurs publications, sans issue malgré son caractère stimulant. L'incertitude règne, il faut savoir la transformer en contexte d'action, c'est le rôle du projet et la sérendipité peut y apporter de fortes contributions. Si l'on veut réfléchir sur l'avenir et sur ce processus de transformation de l'incertitude en contexte d'action, il faut postuler que la mise en ordre, c'est-à-dire la résolution des problèmes, va toujours l'emporter, y compris par des voies totalement imprévues, et qu'il faut chercher à comprendre comment cela peut se faire. En somme l'optimisme méthodologique d'Ascher fait pendant au catastrophisme de J-P Dupuy. Ce n'est pas « faisons comme si la catastrophe était inéluctable pour pouvoir l'éviter » mais « faisons comme si on allait s'en tirer pour chercher les voies qui nous permettent de le faire ».

Le rôle des sciences et des techniques

On remarquera que l'histoire selon F. Ascher, en tout cas l'émergence de la troisième modernité, est presque sans acteurs historiques, ou plus exactement avec une multitude d'acteurs, ceux qui portent les innovations ou gèrent les régulations tout comme les individus consommateurs et les offreurs du marché, dont les comportements agrégés et enchaînés produisent les transformations. Mais ces comportements sont fortement dépendants de l'évolution des cadres de connaissance et de celle des techniques. Encore faut-il bien comprendre le sens de ces affirmations.

Les idées ne mènent pas le monde, mais les catégories de la connaissance, qui sont socialement construites, le font. Les

Extrait de la publication

technologies ne déterminent pas nos modes de vie, mais ceux-ci s'organisent par rapport à l'offre technologique. Ces deux affirmations constantes et nullement contradictoires dans l'esprit de F. Ascher résument l'essentiel de sa position. Il explique que la théorie des jeux et celle des choix limités, les sciences cognitives et les théories de la complexité nous ont permis de penser le monde différemment. La troisième modernité c'est d'abord une pensée faite de choix, de calcul de risques, de rationalités et d'intérêts multiples qui se télescopent jusqu'en chaque individu, d'une conscience croissant de la multiplicité des interactions. Tout cela ne relève pas des idéologies, par ailleurs très actives pour proposer des interprétations, mais d'un cadre cognitif, lui-même lié à l'émergence de théories ou de domaines scientifiques, pour ne pas dire qu'il en procède. Le monde est ce que nous le pensons, et nos modes de vie s'articulent en jouant avec les technologies.

La troisième modernité se résume-t-elle à l'ascenseur, aux moyens de transport rapides, à la télévision et au magnétoscope, à la chaîne du froid, au micro-ondes, à la machine à laver et bien sûr au téléphone portable et à l'ordinateur ? Outre que cette liste paraîtrait bien courte à F. Ascher, il en accepterait difficilement la formulation. Cet observateur attentif de tous les mouvements de la science, ce passionné de technologies, d'abord pour son usage personnel, mettant un point d'honneur à figurer dans le premier carré des utilisateurs de nouveautés (en particulier dans les TIC), laisse échapper des formules enthousiastes qui semblent dire que nous sommes (pour parodier Homère) sur les genoux des inventeurs de technologies sinon sur ceux des dieux, mais cela travestit son raisonnement. Lorsqu'il explique que le magnétoscope introduit une transformation dans les modes de vie parce qu'il permet un stockage désynchronisé très facile, il remarque en même temps que la recherche de ce type de stockage de l'information est une constante et que l'invention de l'imprimerie y répondait également. Il bataille longuement contre tous ceux qui croient aux effets mécaniques des TIC, lesquelles rendraient inutiles les déplacements et le face à face. Mais il ne se range pas non plus dans le camp de ceux (sociologues notamment) qui considèrent

qu'une technologie nouvelle n'est acceptée et utilisée que dans la mesure où elle renforce ou facilite des usages déjà existants. Je ne suis pas l'esclave des technologies, je m'en saisis en fonction de mon mode de vie, mais elles peuvent révéler des potentiels ignorés, des souhaits latents, la sérendipité peut jouer, l'usage banal d'une technologie nouvelle débouchant sur l'imprévu et mon mode de vie s'en trouvant bien plus transformé que je ne le voulais.

La consommation

Tout revient vers la consommation, y compris la ville qui en constitue le support et l'accélérateur. De nombreux textes courts portent sur des questions très précises concernant la consommation. Certains exemples, comme celui de Mc Do's, jouent le rôle des « têtes d'épingles » à partir desquelles on accède à la compréhension de phénomènes macrosociaux. Tous les livres parlent de la consommation, mais *Le Mangeur* est celui qui le fait de la façon la plus explicite.

Ce sujet autorise la diversité d'approches qu'affectionne l'auteur. L'économie, avec les divers modèles (la grande distribution, la vente en ligne) et leur évolution, les acteurs économiques et leur organisation, les marchés qui se mondialisent. La culture, car, si la consommation manifeste les spécificités des cultures matérielles, elle est également le lieu de la mondialisation de la culture, des phénomènes de créolisation et du jeu entre le local et le global décrit de manière saisissante à travers trois exemples dans un des textes de ce livre. L'urbanisme, car la ville est faite de lieux de la consommation, centres commerciaux après les grands magasins, rues, multiplexes, espaces de culture et de loisirs, et même lieux de mobilité, l'automobile elle-même pouvant devenir un espace de consommation. D'où l'intérêt que suscite la livraison, sujet d'organisation urbaine particulièrement important, car, à partir de la consommation, il implique le fonctionnement et les régulations de toute l'activité urbaine. Les produits fascinent tout autant, car on y met de l'innovation technologique en même temps que de l'offre de pratiques et des éléments de singularité

pour répondre aux goûts de la clientèle : par exemple en donnant aux mêmes yaourts un goût différent selon les régions de vente, un exemple que F. Ascher affectionnait. La consommation façonne les pratiques de la vie quotidienne, en particulier celle de la classe moyenne urbaine aujourd'hui bien plus importante sur ce plan que la « classe de loisirs ». Plus radicalement, la consommation organise un rapport au monde, comme le montraient déjà les premiers textes de Baudrillard, et la société hypermoderne se caractérise par son mode de consommation, qui passe de la masse à la différenciation, puis aux préoccupations de santé, écologiques et aujourd'hui éthiques, tout en visant toujours plus une réalisation de l'individu. Il serait possible de rassembler un ensemble de textes de F. Ascher pour en faire un livre sur la consommation, associant les microanalyses à une vision beaucoup plus large. Ce serait cependant sous-estimer le lien qu'il a toujours fait avec le cadre macrosocial, notamment avec la manière dont s'organisent et se développent le capitalisme et le système politique. La consommation se trouve au centre de l'intérêt, mais on ne peut pas l'isoler.

La société hypertexte

Cette présence permanente de la dimension macrosociale explique la récurrence de l'image de la société hypertexte que l'on retrouvera au détour de nombre des textes rassemblés ici. Cette métaphore me semble avoir deux dimensions un peu différentes. La première concerne la possibilité de commuter, de cliquer. Notre expérience se déroule dans une diversité de « champs sociaux » (de « cercles » ou de « mondes » selon les sociologues auxquels on se réfère), nous passons de l'un à l'autre par des commutations très simples et, ce faisant, nous changeons de « sens » tout en restant nous-mêmes. Ce thème est déjà assez ancien en sociologie, mais sans références (et pour cause) à l'informatique. L'idée d'une multi-appartenance en dit plus : nous serions à la fois membres (ce qui implique au moins la maîtrise des codes) de plusieurs entités sociales, non englobées les unes dans les autres ni fortement sécantes (comme ont pu l'être la famille, le village,

Extrait de la publication

la religion et la classe sociale), ce qui n'exclut pas que ces entités soient en nombre relativement limité. Mais la métaphore introduit une deuxième dimension, forte, très innovante et difficile à penser, celle d'un espace à *n* dimensions. On pourrait évoquer un zapping qui ne finit jamais, ce à quoi correspond parfois notre sentiment de l'existence. Nous pouvons nous reconfigurer sans cesse dans des espaces sociaux nouveaux qui ne se définissent plus comme composantes d'un ensemble fini, clairement délimité et hiérarchisé. Ceci éclaire la question actuellement à l'ordre du jour de la fin des sociétés. Un mauvais jeu de mot dirait plutôt qu'il y a des sociétés sans fin, à l'infini. Un Georges Gurvitch voulait rendre compte de la complexité sociale et construisait pour cela des monuments de typologies et de paliers en profondeur, mais il n'abandonnait pas l'idée de société globale, c'est-à-dire d'ensembles finis et fortement structurés, même s'ils sont largement ouverts vers l'extérieur. F. Ascher insiste sur un point essentiel, auquel les théoriciens actuels n'accordent pas toujours une place suffisante : la « société » ne cesse pas d'exister mais prend une tout autre signification lorsqu'elle devient une sorte de construction infinie, dans laquelle chacun se trouve confronté à la nécessité d'élaborer des parcours. Bref, « nous entrons dans une société plus moderne dans laquelle les individus, les rationalités, les différenciations sociales, les formes économiques, les modes de régulation sont multiples. La configuration sociale n'est plus un ensemble fixe, que l'on pourrait projeter sur un seul plan, mais un ensemble de configurations qui forment un espace social, un volume social devrait-on même dire, à multiples dimensions. L'individu est lui-même multidimensionnel ; il revêt des personnalités variées selon les circonstances ; sa rationalité s'exerce de façons diverses selon les contextes ; il entretient des relations sociales différentes suivant les activités auxquelles il participe » (*Le Mangeur hypermoderne,* p.14).

D'où l'importance que revêtent la sérendipité, la force des liens faibles, les réseaux, la multiplicité des rationalités, la réflexivité, la régulation. Dans un article écrit en collaboration avec F. Godard (*Esprit*, 11, novembre 1999), F. Ascher définit

Extrait de la publication

la solidarité réflexive (« conscience d'appartenir à un système d'intérêts collectif »), que l'on trouvera évoquée ici dans plusieurs textes. Retenons-en que, dans un espace social à *n* dimensions, la construction des relations et de la solidarité sociale passe par une multiplicité de médiations. Celles de l'interrogation sur soi, de la prise de conscience, du choix, qui mobilisent les rationalités et les démarches rationnelles, tout comme celles de la régulation, qui se différencie du pouvoir ou de l'autorité par son extériorité, l'absence de liens directs de dépendance ou d'appartenance.

Le politique, grand régulateur

F. Ascher n'a pas écrit de grand texte consacré à la régulation, mais le terme revient très souvent sous sa plume car il caractérise à ses yeux ce qui fait tenir les édifices sociaux contemporains et ce qui est le rôle majeur du politique. Les thèmes qu'il aborde (dans *La République contre la ville*, dans divers textes et surtout dans *La Société évolue, la politique aussi*) lorsqu'il écrit sur la politique en témoignent. F. Ascher s'interroge longuement, au-delà de son intérêt pour le débat autour des théories de John Rawls, sur la justice, les différentes formes d'inégalités et de droits et sur la manière dont l'État peut intervenir et justifier son action dans ce domaine, ce qui établit l'État comme régulateur par rapport à des grandes valeurs sociales plus que comme opérateur d'une transformation de la société. Il cherche de quelle manière les autorités politiques peuvent équilibrer le fonctionnement du capitalisme cognitif et environnemental, et non se substituer à son dynamisme et à ses acteurs majeurs. Il imagine les multiples formes de représentativité correspondant à la société hypertexte et leur composition pour former un équilibre (une régulation) démocratique des intérêts divers, par exemple grâce à un système électoral où chacun dispose de plusieurs bulletins de vote, dédiés à des dimensions différentes de la vie politique. L'idée de régulation transparaît dans ses longues analyses et ses nombreuses propositions concrètes en ce qui concerne le *design* institutionnel, en particulier des collectivités territoriales. Elle appelle la nécessité

d'un pouvoir d'expertise fort et autonome que revendique l'auteur. Tel est le dernier état d'une réflexion politique toujours présente, qui a utilisé des références fort différentes et renouvelé ses terrains de prédilection (pendant longtemps, les aspects politiques du logement et de l'industrie du bâtiment) mais semble faite d'enchaînements plus que de ruptures.

Les quelques textes présentés ici – tous sauf un directement lié à l'actualité – manifestent trois attitudes typiques. La première est de réduire la distance entre le savant et le politique. Les écrits, sauf sans doute ceux destinés à la grande presse, n'en rendent que partiellement compte, et l'on n'en saisit la mesure qu'en considérant les relations de F. Ascher avec les politiques qu'il a croisés dans des engagements partisans parfois décevants, et surtout avec les élus qu'il a côtoyés en tant qu'expert, chercheur, intellectuel. Cette capacité de dialogue, comme les conséquences désastreuses de son absence, constitue une préoccupation forte, qu'il soit question de réflexions d'ensemble aboutissant à des choix stratégiques ou d'actions beaucoup plus ponctuelles (le Diable est dans les détails). Une deuxième attitude (dont témoignent les prises de position sur la sécurité routière) se résume dans une très forte attente à l'égard des élus. Il n'y a pas là naïveté vis-à-vis du personnel politique – que l'auteur n'hésite d'ailleurs pas à qualifier de timoré et un peu lâche à propos de la sécurité routière – mais affirmation de la nécessité de la sphère politique et de l'exercice plein de leurs responsabilités par ses acteurs. L'immense travail de régulation que nécessite la société hypertexte passe par les politiques et ne peut pas exister sans leur action volontaire.

Enfin, F. Ascher, lorsqu'il parle de politique, associe toujours les analyses théoriques et générales avec des prises de position très concrètes et immédiates, dont le livre présente quelques exemples. Sa pensée fonctionne comme cela et l'on ne gagne rien à séparer les unes des autres, car elles s'éclairent réciproquement, l'originalité et la pertinence relevant moins de chaque catégorie que de leur entremêlement, de leur interaction.

L'urbanisme entre politique et interaction des savoirs

Et l'urbanisme ? F. Ascher, Grand prix de l'urbanisme 2009, a enseigné toute sa carrière dans un institut d'urbanisme et joué un rôle important dans le monde français et européen de l'urbanisme. Ce passionné d'architecture, cet amoureux des villes a-t-il déconnecté l'activité de l'urbaniste de celle du théoricien de la métropolisation-métapolisation puis de la troisième modernité et de la société hypertexte ? À l'évidence, non. Pour mieux comprendre ce qu'il en est, reportons-nous à deux citations. Dans *Demain la ville* (écrit avec le dirigeant communiste Jean Giard – et la collaboration de J-L Cohen – et publié aux Éditions Sociales en 1975) on trouve (p. 131) l'extrait suivant de l'intervention de J. Metzger au colloque de Grenoble (« Pour un urbanisme », avril 1974) : « Déploiement et organisation dans l'espace des structures matérielles permettant la satisfaction des besoins de la population, l'urbanisme est une fonction sociale à part entière, déterminée par des exigences objectives découlant de l'essor des forces productives, une fonction de caractère global dont il importe de dégager les connexions avec l'ensemble des rapports sociaux, une fonction spécifique mettant en œuvre des modalités propres et des procédures à la fois politiques et techniques. » Au vocabulaire et au déterminisme étroit près, F. Ascher se situe dans la même ligne, lorsque, dans *Les Nouveaux Compromis urbains*, il écrit : « L'urbanisme n'est ni une discipline scientifique ni un métie unique. C'est un champ de pratiques professionnelles variées qui mobilise des savoirs et des modes d'action diversifiés… Le développement général des connaissances et l'évolution des modes de faire les villes nécessitent des compétences de plus en plus spécialisées, des outils de plus en plus élaborés, et la mobilisation de nombreuses disciplines… Ceux qui, dans ce contexte, s'efforcent de réglementer l'accès aux professions de l'urbanisme et d'en limiter l'accès en faisant référence à un modèle professionnel corporatiste, malthusien et obsolète, desservent l'intérêt général. »

Extrait de la publication

Son approche de l'urbanisme reste indissociable de la politique et des théories macrosociales. Il considère qu'une permanente montée en généralité est nécessaire pour traiter des questions d'urbanisme et que celles-ci requièrent une grande concentration d'innovations, en matière de techniques, de services et d'institutions, innovations que les projets « mettent en formes » et emblématisent, mais qu'ils ne sauraient remplacer. En même temps, il s'interroge sur la manière d'organiser la coopération et la fertilisation croisée entre des savoirs de plus en plus hétérogènes. Comme urbaniste, F. Ascher apporte des connaissances spécifiques, en particulier celles qui concernent la consommation et les modes de vie de la classe moyenne urbaine. Il invente les dispositifs permettant de faire coopérer les savoirs hétérogènes, d'appliquer une démarche réflexive aux expériences réalisées, de capitaliser les connaissances et de monter en généralité, jusqu'à une théorie macrosociale. Toujours, il interpelle le politique. Ainsi la boucle est-elle bouclée.

Notes

1 Je remercie Élisabeth Ascher-Campagnac qui m'a aidé à sélectionner les textes que François n'avait pas déjà désignés et qui a bien voulu revoir attentivement mon introduction. Je remercie également Mireille Appel-Muller et Judith Ascher qui m'ont apporté leur aide dans la préparation de ce livre.

2 Mais, à ma connaissance, il n'a publié qu'une fois dans une revue « classique » de sociologie un article que je lui avais demandé et qui figure dans ce livre.

3 Procédé statistique qui permet d'évaluer l'impact des publications et, partant, de classer les chercheurs.

Extrait de la publication

Extrait de la publication